

“La pop me semblait un lieu où tous les coups étaient permis”

ETIENNE DAHO

Le Rennais, adolescent éternel, sort un quinzième album marquant davantage le tournant opéré depuis “Blitz”, son précédent de 2017.

Un magnifique chant d’amour, des préludes aux premiers vertiges, de l’acmé enchanteresse à l’amère désillusion.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

DE L’AMOUR, ON A TOUT DIT. Tout, c’est-à-dire à peu près rien, rien qui en produise le tout d’un savoir, moyennant quoi, décliné en mille variations, l’amour est toujours un retour à du même et, en ceci, ne consiste jamais qu’en un éternel recommencement : pour le meilleur et pour le pire, sauve qui peut, je t’aime moi non plus. On sait combien les amants se ressassent leur commencement et se racontent des fins qui ne servent qu’à recommencer. S’il rend indéniablement aveugle, parfois réellement borgne, il est aussi, selon la Diotime de Platon, une puissance d’engendrement : bavardages infinis, théories, religions, accessoirement des enfants et, surtout, des œuvres d’art.

Fantasme absolu

ROCK&FOLK : Puisque votre disque ne parle que d’amour et de désir, réglons immédiatement une question : la meilleure chanson pour faire l’amour ?

Etienne Daho : “Cheree”, de Suicide. Tu rentres dans un monde magique, ouaté, qui te happe. Ça pourrait durer toute la journée !

R&F : Suicide a beaucoup compté pour vous ?

Etienne Daho : Oui, bien sûr, ce fut l’une de mes constructions. Suicide a vraiment inventé un truc avec le premier album. Avec Alan Vega, on s’est vus pas mal de fois. Il voulait reprendre une de mes chansons, mais ça ne s’est pas fait. C’est terrible, on a l’impression que les gens sont éternels, qu’on a toute la vie... En fait, il faut faire les choses quand elles se présentent. J’ai une anecdote sur Alan. C’était en 1988, à New York. Il était venu me retrouver et il était horrifié que je sois au Chelsea Hotel. Il m’a emmené au Gramercy Park, en face. Il vivait là-bas. Le Gramercy, c’était plus respectable ! J’étais très surpris ! Alan était un mec si gentil, si attentionné, si différent de son image trash. J’adore le premier Suicide, le deuxième aussi, produit par Ric Ocasek,

avec cette chanson fantastique, “Las Vegas Man”, et “Surrender”, qui me rappelle les ambiances lynchéennes. Je ne comprends d’ailleurs pas pourquoi David Lynch n’a jamais utilisé des chansons comme celles-ci, qui sont très sixties, étant donné sa fascination pour ces sixties qui nous font rêver, qui correspondent à une sorte de fantasme absolu.

R&F : Vos références rock, comme le Velvet Underground, Suicide ou The Jesus And Mary Chain, ressortent souvent de biais, en clair, incorporées à la pop.

Etienne Daho : Le rock m’a fait très peur. J’étais tellement collé dessus que si je me mettais vraiment à écouter, j’aurais fait une copie du Velvet, une copie de Barrett, j’aurais singé tout ce qui m’avait marqué, fait grandir, nourri. J’avais un autre côté qui puisait chez les yéyés, surtout Françoise Hardy et Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg et Jane Birkin, ou Brigitte Fontaine. Tout ça, à équivalence de ma culture anglo-saxonne, qui brasse les Modern Lovers, Roxy Music, Wire, B-52’s, Blondie, Propaganda, Klaus Nomi... Mais je ne me labellise pas chanteur rock. Au début des années quatre-vingt, je disais que je faisais de la pop pour me différencier, parce qu’à l’époque il y avait une variété qui ne me plaisait pas du tout, et je ne me sentais pas faire partie de ça. Et puis par snobisme idiot, parce que je venais de Rennes, je m’étais dit : “Je fais de la pop, comme ça on ne va pas me fatiguer...”. La pop me semblait un lieu où tous les coups étaient permis. Elle permet de tout attraper, rock, ballades, et de faire quelque chose qui est soi. Donc, je me suis éloigné le plus possible du rock, sauf quand il s’agit d’un album de reprises comme “Surf” (2020, nda), qui est un hommage à tout ce qui m’a tellement marqué, depuis Hank Williams. Tout ça s’additionne, forme tes oreilles, ta sensibilité. C’est passé par Marquis De Sade, qui m’a épaulé pour faire ma première maquette. Il y avait des indications selon lesquelles c’était du rock, parce que, à côté de Marquis De Sade, il y avait Jacno, une même famille. J’avais emprunté la voie de ce que Jacno avait fait avec Elli ou Lio. Du néo-yé yé en quelque sorte, dont la culture était, bien sûr, le rock.



ETIENNE DAHO

“J'aime bien que les gens soient outrés”

R&F : Et le rock ne touche pas aux mêmes territoires psychiques que la pop. La pop est presque un antidote contre la destructivité à l'œuvre dans le rock, non ?

Etienne Daho : Oui, c'est compliqué. C'est comme pour le Romantisme : c'est aussi Oscar Wilde, et là, c'est beaucoup plus dangereux, ce ne sont pas des coups de violon ! La pop peut ramener des choses qui viennent de l'underground, des choses parfois sophistiquées, vers la lumière, vers une simplicité aussi. Ce qu'a fait Andy Warhol, et Salvador Dali avant lui. La pop fait passer ça, en irrigue le monde, en nourrit les gens.

Toujours les mêmes conneries

R&F : Ça donne ce côté éclectique, chez vous, où l'on passe de Vanessa Paradis, dont le duo avec elle en ouverture est splendide, à The Jesus And The Mary Chain. Les puristes sont outrés !

Etienne Daho : Tant mieux, j'aime bien que les gens soient outrés. Quand je parlais des Beach Boys, dont j'ai toujours été hyper fan, dans les années 1976-1977, on pensait que c'était de la provocation ! Je pouvais aimer Françoise Hardy et le Velvet Underground, ce n'était pas acceptable. Mais j'ai toujours eu cet éclectisme parce que les disques que j'écoutais au juke-box allaient des Who aux yé-yés. C'est resté, et je n'ai jamais tenu compte de ce qu'il était bien d'écouter, mais de ce qui provoquait de l'émotion chez moi. “Good Vibrations”, par exemple, c'est une leçon pour tout le monde : avoir été n°1 en étant tronçonnée en cinq morceaux différents sur trois minutes, c'est du pur génie !

R&F : Pour “Blitz”, il y avait eu le coup de foudre pour le groupe Unloved...

Etienne Daho : (*enthousiaste*) Ah ! Mordu dingue, oui ! J'avais entendu “Guilty Of Love” sur BBC6, je m'étais dit : “C'est tout ce que j'aime !” Les girls group, Phil Spector, le rétrofuturisme, tout ! Ils devaient jouer à Shoreditch, chez Rough Trade. J'étais dans le métro, je lis ça dans un journal, je décide d'y aller. Ce jour-là, tout était compliqué. J'arrive en retard, il y avait plein de gens dehors. J'attends, des Français commençaient à me shooter avec leur portable, je me dis : “Je me casse”. Au moment de partir, je tombe nez à nez avec David Holmes ! Je le salue, lui dis à quel point j'aime le disque. Il me répond : “Viens, je vais te présenter le groupe”. La rencontre a eu lieu, et l'idée de “Blitz” m'est venue. A ce moment-là, j'étais à nouveau envahi par Syd Barrett, un truc qui me reconnectait à mon enfance. La vie semblait s'être organisée autour de cette muse, et ça tombait bien, je n'en avais pas d'autre. J'étais comme un reporter à la recherche de ses traces. Je voulais louer la chambre de l'hôtel où il avait vécu les pires années de sa vie, le Chelsea Cloisters. Je l'imaginai, là, rasé, pesant plus de cent kilos, en perdition. J'avais rencontré Duggie Fields, son ancien colocataire, qui m'avait emmené chez lui, puis sa sœur, qui m'avait invité à un hommage à Cambridge, et Joe Boyd, le producteur de “Arnold Layne”, et même le manager qui l'avait décidé à faire ses premières démos. C'était fou, je n'arrêtais pas de cogner sur Barrett. Je voulais l'avalier. “Blitz” est pétri de ça.

R&F : Et pour “Tirer La Nuit Sur Les Etoiles” ?

Etienne Daho : Là, c'est un coup de foudre dans la vraie vie ! Il y a toujours une muse pour chaque album. Pour “Les Chansons



De L'Innocence Retrouvée”, c'était Francis Bacon. Après, les albums sont monogames ou polygames ! Mais, je ne peux écrire que comme ça, avec quelque chose qui m'emporte. Sinon, je n'arrive pas à faire un disque. Là, c'est l'objet d'amour, ce qu'il provoque. Il n'y a rien de plus fort que l'amour qui te fait aller le plus loin dans tes limites, va creuser au fond la personne que tu es.

Le symptôme de la robe de chambre

R&F : Vous écrivez pour quoi : pour contenir, pour donner forme à ce qui vous emporte ?

Etienne Daho : Pour célébrer tout ça ! Et aussi dans l'idée de rendre la chose éternelle. En faisant une chanson, tu encapsules un truc qui va rester éternel. Quand j'écoute une chanson ancienne, qui s'adresse vraiment à un objet d'amour — je dis “objet d'amour” volontairement —,



pas mal de choses ! L'amour est la seule expérience qui va chercher des choses très profondes, archaïques. Après, je ne suis vraiment pas un spécialiste ni la bonne personne pour donner des conseils, parce que je fais toujours les mêmes conneries !

R&F : Ce qui frappe, à l'écoute de ce chant d'amour, c'est la présence très en avant de votre voix.

Etienne Daho : J'avais envie de ça, parce que le propos le suggère. Sur des textes comme ça, tu n'as pas envie de chercher, tu veux avoir ce confort de tout capter tout de suite. Ce n'était pas le cas du précédent, où c'était à l'anglaise, avec les trucs spectatoriens perdus dans des tonnes de reverb, avec des voix doublées, des chœurs, des contre-chants, des harmonies. Ce n'était pas le même principe sonore, même si les textes sont très poétiques. Ce n'était pas le même monde. Là, il devait y avoir une immédiateté, et c'est d'ailleurs en partie un hasard, parce que les voix utilisées sont les voix-témoins. Au moment de faire les voix, j'ai eu la grippe, je n'ai pu enregistrer qu'avec Vanessa Paradis et le lendemain, c'était fini. Donc, ne pouvant plus chanter, j'ai gardé ces voix-tests.

R&F : On trouve aussi sur cet album un titre que vous avez sorti en 2018, "Virus X", une bombe pour dance-floors !

Etienne Daho : Oui, c'est lié à ma collaboration avec Italoconnection, un duo d'italo disco que j'ai rencontré au concert de reformation de Marquis De Sade, à Rennes. On se voit en loges et ils me proposent de m'envoyer un *backing track* sur lequel, au début, je n'arrivais pas à trouver de mélodie. Je me demandais ce que j'allais faire avec ça, jusqu'à ce que la pandémie arrive. Là, j'ai eu l'idée d'une superposition entre la toxicité personnelle et la toxicité du virus, avec tout le lexique de la contamination. Ça devait être un truc pour se marrer, mais je trouvais que c'était assez "tubien", quand même ! On l'a rejoué avec une batterie et une basse, et là... (rires)

L'accident devient un luxe

R&F : Vos titres sont-ils très préparés avant l'entrée en studio ?

Etienne Daho : Maintenant, je fais des maquettes, des démos assez proches de la version définitive. Ce qui permet de laisser une ouverture pour l'accident. Donc, l'accident devient un luxe. Et puis, c'est lié au coût d'un album comme celui-ci, où il y a un orchestre à Abbey Road, Italoconnection, des cuivres, Moisturizer, Global Network, Yan Wagner, plein d'invités. Arriver à avoir une cohérence avec cette multitude de gens qui sont venus mettre un peu de leur vie, c'est assez génial. A un moment, tu sais que le disque, c'est ça, cette image, cette pochette, ce titre, ce tracklisting. Ce ne sont que des intuitions, mais tu sais. Après, des chansons comme "Le Phare", il y a eu six versions. Je n'arrivais pas, je tournais autour. Je l'avais entendue dans un théâtre, où une amie suisse, Sandra Godin, mettait en scène "Le Balcon", de Jean Genet. Au milieu du spectacle, une jeune fille joue un air à la guitare, j'ai adoré la mélodie. J'ai voulu en savoir plus sur ce titre, et en fait, elle m'en a fait cadeau.

R&F : Le titre de l'album était-il déjà fixé ?

Etienne Daho : Oui, il m'est venu d'un documentaire sur Ava Gardner, où il était raconté que, lorsqu'elle a rencontré Frank Sinatra, ils sont tous les deux partis bourrés dans le désert et ont tiré sur les étoiles !

R&F : Comme les Communards de 1871 qui tirèrent sur les horloges...

Etienne Daho : Oui, c'est ça, un geste fou !

R&F : Si on tire sur les étoiles, on risque de les voir disparaître, or, le désir, n'est-ce pas constater, la nuit, la disparition d'une étoile ?

Etienne Daho : Oui, c'est aussi faire des choses folles, futiles, pour plaire à l'autre. Tu veux briller, dans un geste de panache. L'amour pousse à l'impossible, non ? C'est de la résistance, aussi. Et c'est beau de résister. ★

Album "Tirer La Nuit Sur Les Etoiles" (Warner)

je suis saisi par cette fantasmagorie de la rencontre, qui ne peut être que passionnelle, et donc destructrice. C'est toujours dangereux...

R&F : Croyez-vous qu'on apprend de nos histoires d'amour ?

Etienne Daho : Pas moi, en tout cas ! Enfin, tu es un peu plus dans l'empathie, tu te dis : "Ok, je suis déjà passé par là", mais en même temps, je recherche toujours la même chose, l'intensité. Du coup, dès que je vois une pantoufle, je pars en courant ! Le moindre symptôme de robe de chambre, c'est la panique !

R&F : C'est donc voué à ne pas durer, alors ? Vous parlez de l'amour ou du désir ?

Etienne Daho : Les deux sont indissociables pour moi, si tu entends par désir le désir charnel. Ce désir-là me taraude beaucoup, et il est très présent dans l'amour, même s'il y a plein de façons différentes d'aimer, de formes autres que la relation formatée à deux. J'ai essayé